

La péninsule Ibérique et le monde

(années 1470-années 1640)





Proposé par la Société des historiens modernistes des universités françaises, ce livre, consacré à *La péninsule Ibérique et le monde (années 1470-années 1640)*, met en évidence l'importance des avancées historiographiques concernant la colonisation. Les relations entre l'Ancien et le Nouveau Monde sont analysées à des échelles très diverses, allant de l'étude de cas à l'histoire globale, et en prenant en compte « l'appel de l'Est » aussi bien que « le virage vers l'Ouest ».

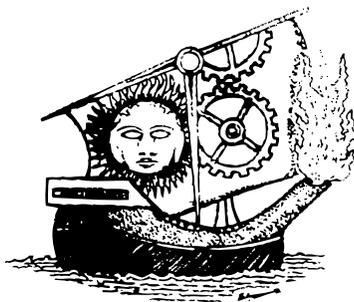
Pour échapper aux idées reçues, le processus de la *conquista* est abordé dans sa dimension dynamique, en considérant la transposition de la *Reconquista* outre-mer et les différents modes de colonisation, et en portant une attention particulière aux parcours des conquistadors et des colons. La conquête étant placée sous l'égide du religieux, la papauté s'affirme comme instance médiatrice entre les puissances européennes et le monde extra-européen par des interventions sur les questions missionnaires et par la mise en place d'un catholicisme tridentin extra-européen. Rome s'affirme comme centre d'une chrétienté occidentale aux dimensions du monde.

Longtemps réduites à un face à face entre colons et Indiens, les rébellions coloniales sont revisitées et montrent comment la judiciarisation du politique a permis de mettre au pas les Indes de Castille. En s'interrogeant sur la « conscience-monde », les historiens modernistes écrivent ainsi une page de l'histoire de la mondialisation, qui n'occulte ni l'intérêt chrétien et national mis en avant par les conquérants, ni la recherche de l'or, ni la « vision des vaincus », qui dévoile l'envers de la conquête, soulevant la question de l'esclavagisme et des bouleversements engendrés par le développement de la première traite atlantique.

Couverture : *Codex Azcatitlan*, Mexique, XVI^e siècle, dessin à l'encre de Chine, Paris, Bibliothèque nationale de France, Mexicain 59-64, fol. 22v : Hernán Cortés entrant dans Mexico © akg-images/De Agostini Picture Library

ISBN 978-2-84050-957-8	SODIS	
	F387514	
9 782840 509578		12 €

LA PÉNINSULE IBÉRIQUE ET LE MONDE



Bulletin de l'Association des historiens modernistes
des universités françaises
dirigé par Lucien Bély

DANS LA MÊME COLLECTION

*Les Monarchies française et espagnole
(milieu du XVI^e siècle-début du XVIII^e siècle)*

La Renaissance

*Révoltes et révolutions
en Amérique et en Europe (1773-1802)*

Les Sociétés anglaise, espagnole et française au XVII^e siècle

Les Paysages à l'époque moderne

*Les Affrontements religieux en Europe
1500-1650*

*Turcs et turqueries
(XVI-XVIII siècles)*

*L'Opinion publique en Europe
1600-1800*

*Les Circulations internationales en Europe
(1680-1780)*

*Les Universités en Europe
(1450-1814)*

La péninsule Ibérique et le monde

(années 1470-années 1640)

Préface de Lucien Bély



Ouvrage publié avec le concours de la faculté des Lettres de Sorbonne Université

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2014

© Sorbonne Université Presses, 2018

ISBN : 978-2-84050-957-8

ISBN DU PDF GLOBAL : 979-10-231-1054-8

ISBN PDF DE CE TAP : 979-10-231-1061-6

Maquette et réalisation : 3D2S
d'après le graphisme de Patrick VAN DIEREN

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

sup@paris-sorbonne.fr

<http://pups.paris-sorbonne.fr>

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

fax : (33)(0)1 53 10 57 66

PRÉFACE

La mondialisation a contribué à changer notre façon d'écrire l'histoire du monde. Des perspectives nouvelles s'ouvrent, des méthodes inédites s'ébauchent, des champs historiques se dévoilent. En abordant les relations entre la péninsule Ibérique et le monde, cet ouvrage invite à découvrir la rencontre entre des univers qui ne se connaissaient pas ou se connaissaient mal. Bien sûr, Fernand Braudel, Pierre Chaunu ou Frédéric Mauro, pour ne citer que ces trois historiens français aujourd'hui disparus, ont déjà entraîné leurs lecteurs sur les routes de la mer. Aujourd'hui, nous suivons une nouvelle génération de chercheurs qui nous révèlent les approches qui structurent les enquêtes récentes sur les territoires où se sont installés des Espagnols ou des Portugais. Le travail de l'historien se transforme depuis qu'il cherche à regarder le monde à la fois avec les yeux de ces Européens qui ont quitté le Vieux Continent et avec ceux des populations qui ont vu arriver ces voyageurs venus d'ailleurs. Bien sûr, une part précieuse de la documentation vient des archives de l'Ancien Monde, mais les historiens savent désormais s'émanciper des préjugés et des cadres mentaux qui limitaient parfois leur démarche.

Longtemps, ils ont cherché à connaître les conditions des échanges entre les continents, les circuits commerciaux, l'évolution de la conjoncture, le rôle des métaux précieux, l'impact des épidémies. L'école historique française a fait des merveilles dans ce champ de l'économie-monde. Notre temps est sans doute plus sensible aux connaissances qui s'élaborent au moment des découvertes et après elles, aux représentations de la présence européenne à travers le monde, aux confrontations et aux interactions entre les cultures des pays abordés et celles des nouveaux venus. Désormais, la dimension religieuse de cette confrontation retient souvent l'attention. Le regard nouveau porté sur cette rencontre transforme également l'analyse des sociétés qui en sont

issues, si originales et si vivantes. La notion de métissage devient un fil directeur pour aborder et comprendre les relations sociales et les cultures qui s'inventent loin de l'Europe. Enfin, la traite des esclaves tient une place essentielle tant elle a transformé la population des Amériques et bouleversé l'Afrique. Pour mieux traiter ces problématiques complexes et difficiles, l'histoire, à tous les niveaux, s'appuie sur les acquis de l'anthropologie et des autres sciences humaines et sociales.

8 Ce livre nous invite à voir loin et large. C'est tout le mérite des auteurs d'avoir su associer des études sur de vastes espaces à l'analyse des sociétés locales. Pour la communauté des modernistes, ce livre constitue une étape. Depuis la seconde guerre mondiale, les historiens modernistes ont appris à penser et à écrire de plus en plus à l'échelle de l'Europe, sans cesser de travailler à des échelles diverses sur la France. Aujourd'hui, ils acceptent un nouveau dépassement en abordant une histoire qui tient compte des mondes lointains et révèle les liaisons visibles, discrètes ou invisibles qui les unissent au nôtre. C'est aussi l'occasion de fortifier le dialogue avec les collègues d'autres disciplines, spécialistes des « civilisations », qui s'intéressent à la péninsule Ibérique et aux terres qu'Espagnols et Portugais ont parcourues.

Notre association ne peut qu'exprimer notre gratitude à Nicolas Le Roux, son secrétaire général, d'avoir organisé cette rencontre à Nanterre, à nos collègues de l'université Paris-Ouest-Nanterre de nous y avoir reçus et à Françoise Dartois-Lapeyre, notre secrétaire générale adjointe, d'avoir préparé cette publication.

Lucien Bély

LA PÉNINSULE IBÉRIQUE ET LE MONDE.
QUESTIONS POUR AUJOURD'HUI

Serge Gruzinski
CNRS/EHESS

Il me semble que l'enseignement de l'histoire, chaque fois qu'il traite d'époques ou de régions lointaines, se justifie d'autant mieux qu'il cible des questions qui font sens aujourd'hui. Je suis convaincu que l'expérience ibérique des autres mondes donne matière à réfléchir à plusieurs de ces questions et que celles-ci peuvent contribuer à décentrer l'histoire classique de l'Europe et à revisiter l'émergence de la modernité. J'appuie cette observation sur une expérience pédagogique menée dans un lycée, expérience sur laquelle je conclurai.

L'APPEL DE L'EST OU LE VIRAGE VERS L'OUEST

Un livre publié en 2010, *Death in Babylon*, de Vincent Barletta, nous rappelle à quel point l'ombre d'Alexandre le Grand a constamment accompagné l'expansion portugaise¹. Le tropisme est ancien. Les hommes de l'Antiquité et du Moyen Âge avaient les yeux rivés vers l'Est. C'est cette direction qui attire les pèlerins et les croisés de toute la chrétienté latine, les marchands italiens et les navigateurs portugais qui descendent les côtes d'Afrique. Les espoirs fous déclenchés par les invasions mongoles, la Chine racontée par Marco Polo, l'Éthiopie rêvée du Prêtre Jean, plus tard l'Inde atteinte par Vasco de Gama et les

¹ Vincent Barletta, *Death in Babylon: Alexander the Great and Iberian Empire in the Muslim Orient*, Chicago, The University of Chicago Press, 2010.

projets de conquête de la Chine ne cessèrent de raviver ce tropisme de la chrétienté. Quand les chroniqueurs portugais racontent l'expansion, ils écrivent les *Décadas da Asia*. Lorsqu'ils se lancent dans la poésie épique, ils chantent l'Asie des *Lusiadas*. En 1614, l'évêque portugais Antonio de Gouveia compare la liaison maritime Lisbonne-Goa au pont de bateaux qu'avait jeté Xerxés sur l'Hellespont, et lance la devise *Rursum Asia Europae*².

10

Les horizons commencent à basculer avec la traversée de l'Atlantique par les Castillans. Ceux-ci ne se contentent pas de franchir les limites fixées par les Colonnes d'Hercule. Ils entreprennent en quelques dizaines d'années de reconnaître et de conquérir un autre hémisphère vite baptisé *novus orbis* (Pierre Martyr d'Anghiera). Dès lors, l'Ouest cesse de n'être qu'une simple direction de l'espace, le point inaccessible où se couche le soleil, pour acquérir la réalité physique et humaine de terres, de fleuves, de forêts et d'humanités et de civilisations nouvelles³. Cet *orbe* cesse également d'être considéré comme une extrême Asie, même si des esprits comme Bartolomé de Las Casas continuent de le croire. En 1574, dans sa *Géographie et description universelle des Indes*, le cosmographe Juan López de Velasco définit le *Nuevo Mundo* comme un « hémisphère ou moitié du monde de 180 degrés de latitude [...] et de longitude⁴ ».

L'Ouest ne cessera plus de se charger des convoitises et des attentes d'une partie des populations européennes. C'est vers l'Ouest que s'embarqueront conquistadors, missionnaires, aventuriers, fonctionnaires, artisans et artistes. Certains, comme le peintre anversois

2 Serge Gruzinski, *Les Quatre Parties du monde. Histoire d'une mondialisation*, Paris, La Martinière, 2004, p. 129.

3 La littérature mexicaine du XVII^e siècle entérine cette métamorphose sous la plume de la poétesse Sor Juana Inés de la Cruz. Dans le prologue du *Divin Narcisse*, l'Occident s'incarne dans la figure d'un Indien « galán », coiffé d'une couronne, tandis qu'à ses côtés une Indienne représente l'Amérique : voir Carmen Bernand, *Genèse des musiques d'Amérique latine*, Paris, Fayard, 2013, p. 272).

4 Juan López de Velasco, *Geografía y descripción universal de las Indias* [1574], Madrid, Atlas, 1971, p. 1.

Simon Pereyng, n'iront pas y découvrir ou conquérir des terres nouvelles mais, plus prosaïquement, y vivre de leur art.

L'Ouest a donc fait une entrée fracassante dans l'histoire européenne, que ce soit sous la forme d'un espace de pillages et de devastations, quand le dominicain Las Casas dénonce la « *destrucción de las Indias* » dans un traité qui fait le tour de l'Europe, ou comme terre d'espérance religieuse, de missions, voire d'attentes messianiques et millénaristes. On se souvient qu'en 1578 le dominicain Francisco de la Cruz fut brûlé à Lima pour avoir, entre autres, annoncé le transfert de l'Église de Rome vers les nouvelles Indes. Enfin, c'est aussi vers l'Ouest que, du XVI^e au XIX^e siècle, des millions d'Africains furent déportés dans les conditions que l'on sait.

Le virage vers l'Ouest mis en œuvre par les Castillans est crucial pour comprendre la gestation de l'Occident moderne dans ses dimensions atlantiques. La destruction des mondes indigènes, le recours continental à l'esclavage (des Noirs sur tout le continent et des Indiens dans la seule Amérique portugaise), la mise sur pied sans précédent de sociétés coloniales, l'exploitation des richesses minérales, le développement des arts et des lettres importées du Vieux Monde ont des répercussions directes sur l'édification de l'Europe. Ni périphérie, ni horizon lointain à n'évoquer qu'à l'occasion de sa « découverte », les Amériques ibériques doivent être considérées comme l'un des moteurs de la modernité qui s'édifie de part et d'autre de l'Atlantique. Ce n'est pas le cas de l'Est portugais. Il vaudrait la peine d'approfondir la confrontation, car au fur et à mesure que l'Ouest se met en place, l'Orient se définit comme tel, et l'Europe par contrecoup précise ses contours en tant qu'entité sociale, intellectuelle et religieuse. Comme le montre l'ouvrage majeur de Jean-Michel Sallmann, elle cesse de n'être que l'extrémité occidentale du monde de Ptolémée, c'est-à-dire de la masse continentale formée par l'Afrique et l'Eurasie⁵.

5 Jean-Michel Sallmann, *Le Grand Désenclavement du monde, 1200-1600*, Paris, Payot, 2011.

UN GLOBE À PARCOURIR EN TOUS SENS, À PRENDRE ET À INVENTORIER

Cette autre dimension de la modernité appartient aussi bien aux Portugais qu'aux Castellans. Elle découle du traité de Tordesillas (1494) et des bulles pontificales qui l'ont précédé. Mais comme Jeremy Brotton l'a rappelé, c'est véritablement le traité de Saragosse, conclu en avril 1529 entre la Castille et le Portugal, qui ferme la boucle et crée « l'image globale définitive » du monde, celle que l'on retrouvera, par exemple, sur le fameux tableau *Les Ambassadeurs* de Holbein⁶.

12

La question des Moluques, que la carte du monde de Diogo Ribeiro, en 1527, situe à l'extrême gauche du plan, dans le secteur castillan et donc occidental, est l'un des déclencheurs de ce processus. Elle pèse de manière déterminante tant sur l'évolution de la cartographie européenne que sur la conception même des notions d'Occident et d'Orient. C'est aussi qu'elle oppose les royaumes ibériques dans un premier conflit planétaire : Jean III et Charles Quint ne se combattent-ils pas de deux manières en même temps, par les armes sur l'archipel asiatique, par les cartes et la plume dans la péninsule ?

Cette prise en main du globe se manifeste de façon spectaculaire dans le *Tratado dos descobrimentos* d'Antonio Galvão (1490-1557)⁷, qui fut le représentant de Lisbonne dans les Moluques, comme capitaine de l'archipel et gouverneur du fort de Ternate. Il décrit année par année la progression des Portugais et des Castellans autour du globe, du xv^e au milieu du xvi^e siècle. En plaçant les « *descobrimentos modernos* » – de 1492 à 1550 – dans la perspective des « *descobrimentos antigos* » – depuis l'Antiquité –, il choisit la longue durée pour rendre compte de la prise en tenaille du monde. L'ordre chronologique lui permet ainsi d'alterner description des entreprises espagnoles et évocation des voyages portugais : « En 1497, le roi Ferdinand donna l'ordre à Colomb de retourner aux Antilles ; en ce même an de 1497 est parti Vasco de Gama⁸ ». En 1513, c'est à la fois la découverte du Pacifique par Balboa

6 Jerry Brotton, *Trading Territories: Mapping the Early Modern World*, London, Reaktion Books, 1997, p. 147.

7 Publié en 1563 à Lisbonne, traduit en anglais par Richard Hakluyt en 1601.

8 António Galvão, *Livro dos descobrimentos das Antilha e India* [1563], Lisboa, João da Barreira, 1731, p. 34.

et l'entrée dans la mer Rouge de Alfonso de Albuquerque⁹. L'année 1517 voit le départ de Tome Pires pour la Chine depuis Malacca et celui de Francisco Fernandez de Córdoba vers le Mexique depuis l'île de Cuba.

La course vers les Moluques, qu'elle soit entreprise via l'Orient ou via l'Occident, par les Portugais ou par les Espagnols, est l'un des fils conducteurs du *Tratado*. Galvão achève son ouvrage en donnant une série de chiffres particulièrement éloquentes, car il calcule non seulement les espaces découverts, mais il estime surtout les espaces encore à découvrir sur la planète¹⁰.

Cette prise en tenaille finit par se heurter à la Chine. Un de nos meilleurs spécialistes de l'expansion ibérique, Pierre Chauvu, observait en 1969 :

La découverte de l'immense univers chinois constitue le fait majeur du milieu du xvi^e siècle. L'étrange simultanéité de la construction d'un réseau de pénétration depuis Macao et d'un réseau depuis Manille, la chronologie qu'elle impose à l'esprit [...] n'ont jamais été dégagées à ma connaissance. En effet, cette histoire a toujours été décrite dans le découpage artificiel et inadéquat des États européens¹¹.

Il va de soi que l'Empire Ming constitue une pièce de choix dans les rapports de la péninsule Ibérique au reste du monde, ne serait-ce que parce que dès le xvii^e siècle une partie de l'argent extrait des mines

9 « *O primeiro capitão português que dou informação daquelle mar e do da Persia* » (*ibid.*, p. 48).

10 « *Com tudo eu tenho que são dezasete largas, em que sahem o ambito da terra em seis mil e duzentas. Como que seja toda he descuberta e navegada de Lesteoeste, quasi por onde o sol anda, mas de sul ao norte ha muita differença, porque contre elle não se acha mais descoberto que ate setenta e sete, ou setenta e oito graos daltura, em que se montaõ mil e trezentas e tantas legoas. E da parte do sul ate novecentas por ser descoberto cincoenta e dous, ou cincoenta e tres grãos, que o Estreito por onde o Magalhães passara, juntas todas fazem em soma duas mil e duzentas, tiradas de seis mil e duzentas ficão por descobrir quatro mil legoas* » (*ibid.*, p. 99).

11 Cité dans Serge Gruzinski, *L'Aigle et le Dragon. Démesure européenne et mondialisation au xvi^e siècle*, Paris, Fayard, 2012, p. 407, n. 1.

américaines au travers de la machine coloniale castillane se retrouve dans les caisses chinoises¹².

14

La prise en tenaille du globe s'accompagne d'une mise en mots et d'une mise en images. En 1938, Martin Heidegger écrivait que « le processus fondamental des Temps modernes c'est la conquête du monde en tant qu'image conçue¹³ ». La formule s'applique parfaitement à nos Ibériques. Dans le sillage des navires de Lisbonne et de Séville, la Terre apparaît pour la première fois non seulement comme un globe et une réalité tangible, mais aussi comme un espace navigable de part en part, à la fois physiquement connaissable, mesurable et représentable, et par conséquent partout prenable. Les productions des cartographes portugais viennent immédiatement à l'esprit, qu'ils aient œuvré au service de la Couronne portugaise ou de la Couronne castillane. La mise en carte de l'ensemble du globe est d'abord ibérique et surtout portugaise. Elle prend diverses formes, depuis les grandes cartes murales destinées aux princes et aux prélats jusqu'aux instruments de navigation qu'on mettait à l'abri des collectionneurs indiscrets et surtout des rivaux européens. Où se faire une idée de l'image que la péninsule Ibérique produit du monde ? Dans deux laboratoires privilégiés : la *Casa da Guiné, Mina e India* de Lisbonne, et la *Casa de la Contratación*, ouverte à Séville en 1503 et conçue sur le modèle de la précédente.

L'image de ce rapport au monde se déploie sur différents supports : la mappemonde de Juan de la Cosa (1500), la carte volée par Alberto Cantino en 1502 et plus encore le *Padrón Real* de Diogo Ribeiro (1527), première représentation du monde fondée sur une observation des latitudes, sans oublier le planisphère portugais de Andreas Homem (1559 ; 1,5 x 3 m) ou encore l'étrange carte en fuseaux de Bartolomeu Velho, dite *Carta general do orbe* (1561)¹⁴.

12 Je renvoie à l'abondante littérature qui, autour d'André Gunder Frank, Bin Wong et Kenneth Pomeranz, a exploré les rapports respectifs de l'Amérique avec l'Europe et l'Asie.

13 Martin Heidegger, *Chemins qui ne mènent nulle part*, trad. fr., Paris, Gallimard, 1962, p. 123.

14 <<http://expositions.bnf.fr/marine/arret/03-3.htm>>.

Cartes et atlas se multiplient bien avant celui d'Abraham Ortelius, publié à Anvers, hors de la péninsule Ibérique mais au cœur des Pays-Bas espagnols, sur les presses de Plantin, et qui est parvenu à éclipser tous les autres. On songe aux travaux d'un cosmographe métis de l'Inde portugaise, Fernão Vaz Dourado. Le recueil qu'il offre en 1571 au roi Sébastien est un atlas universel de dix-sept cartes dont deux sont exclusivement consacrées au Brésil : la côte orientale et la partie méridionale de l'Amérique du Sud¹⁵. Les Européens du XVI^e siècle apprennent donc littéralement à tenir le monde entre leurs mains, autant pour satisfaire des ambitions politiques et commerciales que pour se forger une vision planétaire où le local se retrouve automatiquement pris dans un cadre global.

L'expérience ibérique nous enseigne aussi qu'une différence d'un degré sur une carte peut devenir un enjeu diplomatique et économique ; c'est bien pour cette raison que le rôle politique des géographes et des cartographes s'affirme pour la première fois avec autant de force dans la construction des empires maritimes européens. Plus généralement, les rapports de la science, de la guerre et de la politique prennent alors en Europe un cours radicalement nouveau.

Ajoutons que c'est aussi parce que les cosmographes ibériques travaillent sur un axe Est-Ouest que Gerard Mercator le prend pour repère pour établir sa fameuse projection en 1569. En effet, en représentant avec un maximum de précision les territoires situés de part et d'autre de l'équateur, l'invention de Mercator favorise les zones contrôlées ou fréquentées par les Ibériques ; elle privilégie le réseau global de leurs navigations. Et bien sûr, en parvenant à représenter le globe sur un plan de manière presque satisfaisante, la projection de Mercator marque une nouvelle étape dans une saisie globale du monde.

Mais d'autres entreprises d'inventaire peuvent retenir l'attention, comme la *Suma Oriental* de Tomé Pires, premier précis européen de géographie économique consacré aux pays de l'Asie. En 1511, il quitta Lisbonne pour occuper diverses fonctions en Orient, dont celle de

15 Ronald Raminelli, *Viagens ultramarinas. Monarcas, vassalos e governo a distancia*, São Paulo, Alameda, 2008, p. 30.

« facteur des drogueries » : il était chargé de l'achat des épices pour le compte de la Couronne du Portugal. Pires achève sa *Suma* autour de janvier 1515¹⁶, à laquelle fait pendant pour l'Amérique une œuvre moins méconnue, le *Sumario de la natural historia de las Indias*, dans lequel Gonzalo Fernández de Oviedo présente les Indes nouvelles en 1526.

On rattachera à ces entreprises de description générale, d'inventaire et de mise en chiffres *La Geografía y descripción universal de las Indias* de Juan López de Velasco (1574), les fameux questionnaires lancés pour préparer la rédaction des relations géographiques des Indes, et ces mêmes relations qui constituent un autre massif foisonnant de données, dont on peut avancer qu'il correspond au premier catalogue systématique d'une partie de la planète, à la première enquête statistique commandée par un État européen. Avec toujours cette distinction majeure dans l'esprit des Ibériques, et tout particulièrement des Castellans, entre ce qui est conquis et connu, et ce qui n'est pas encore connu (*terra nondum cognita*) et donc à prendre – distinction qui deviendra le leitmotiv de l'expansion européenne jusqu'au XIX^e siècle¹⁷.

La géographie est donc pratiquée avant tout comme un instrument de gouvernement, et même d'anticipation politique. Dans sa *Géographie et description universelle* (1574), López de Velasco intègre le Brésil dans la description des Indes de Castille, tout en reconnaissant que cette terre est portugaise, mais le conseil des Indes fait barrer cette mention. De la même façon, la côte de la Chine est annexée à la démarcation castillane¹⁸. « La Chine, écrit López de Velasco, appartient à la démarcation des rois de Castille même si jusqu'ici nul ne l'a découverte ou n'en a pris possession

16 On se reportera à la traduction en anglais d'Armando Cortesão (éd.), *The Suma Oriental of Tomé Pires and the Book of Francisco Rodrigues*, [1978], New Delhi/Madras, Asia Educational Services, 1990.

17 Peter Sloterdijk, *Le Palais de cristal. À l'intérieur du capitalisme planétaire* [2005], trad. fr., Paris, Maren Sell, 2006.

18 « *Aunque la provincia y tierra del Brasil es de los Reyes de Portugal* » (Juan López de Velasco, *Geografía y descripción universal de las Indias*, op. cit., p. 286).

au nom des rois de Castille¹⁹ ». Peu après, un Napolitain au service de Philippe II, Giovanni Battista Gesio, renchérit en élargissant encore l'Atlantique et en rétrécissant le Pacifique pour complaire à Madrid. Les experts de la Castille sont accoutumés à déplacer l'hémisphère espagnol aux dépens des Portugais en manipulant les chiffres sur une échelle planétaire. Leurs rivaux portugais en font autant.

L'inventaire des sociétés, de la faune et de la flore extra-européennes fait partie de ces entreprises. En 1569, le dominicain portugais Gaspar da Cruz publie son traité sur « les choses de la Chine », une première dans l'édition européenne. Un an plus tard s'achève la grande enquête du franciscain Bernardino de Sahagún, qui aboutit à la rédaction de l'*Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne* (1570). Celle-ci trouvera son pendant au début du XVII^e siècle dans l'œuvre accomplie par un autre franciscain, portugais cette fois, Frey Cristovão de Lisboa, autour d'une histoire naturelle et morale de l'Amazonie, dont les illustrations sont d'une qualité exceptionnelle pour l'époque²⁰.

CONSCIENCE-MONDE : CONSCIENCE IMPÉRIALE OU CONSCIENCE CRITIQUE ?

Les Ibériques se sont retrouvés face à la plupart des grandes civilisations du globe et à des myriades de populations que l'on a longtemps qualifiées de primitives²¹. La simultanéité des contacts et des intrusions me paraît être ici une donnée essentielle : la découverte de Mexico-Tenochtitlan et sa description par Hernán Cortés est contemporaine de la visite que rend le Portugais Domingo Paes à Hampi, capitale du royaume de Vijayanagar où règne Krishna Deva Raya comme Moctezuma règne

19 *Ibid.*, p. 300 ; Serge Gruzinski, *L'Aigle et le Dragon*, *op. cit.*, p. 366. Juan Bautista Gesio critiquera les cartes de López de Velasco afin d'annuler les prétentions portugaises sur le Brésil, de libérer la Castille de ses engagements sur les Moluques et d'ouvrir la Chine, le Japon et les Philippines à la colonisation. Dans la *Geografía*, Velasco calcule la position du Brésil à partir de Mexico, et non pas de Lisbonne.

20 Cristovão de Lisboa, *História dos animaes e arvores do Maranhão*, éd. Jaime Walter, Lisboa, Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, 2000.

21 Serge Gruzinski, *L'Aigle et le Dragon*, *op. cit.*, p. 203.

à Mexico. Les Ibériques sont les seuls Européens à s'offrir les fastes de la civilisation aztèque et les splendeurs de la civilisation hindoue. La même simultanéité préside à la rencontre du Portugais Tomé Pires avec l'empereur Ming Zhengde et à celle de Moctezuma avec Hernán Cortés²².

Le parallélisme et l'accélération de ces prises de contacts – qui démultiplient l'autre et les face-à-face – orientent le rapport des Ibériques à la planète. Ce rapport se construit sur l'accroissement sans précédent des connaissances géographiques, scientifiques et « ethnographiques », sur la remise en cause des certitudes héritées de l'Antiquité et du Moyen Âge, avec l'ouverture en continu de nouvelles voies de circulation et d'échange. Les perspectives planétaires offertes aux marchands comme aux missionnaires modèlent cette relation au monde, qui suppose toujours une énorme prise de risques. C'est pourquoi, comme Carl Schmitt l'a souligné, l'expansion ibérique modifie l'interprétation juridico-politique du rapport entre espace et politique. Et ce sont les théologiens qui, dans les mondes ibériques, réfléchissent aux implications de la mise en place d'un ordre spatial global²³.

On peut donc s'interroger sur l'émergence d'une conscience-monde en insistant sur le rôle de la théologie politique et des horizons/aspirations universalistes dont elle est porteuse alors qu'à la même époque, dans le reste de l'Europe, les théoriciens du pouvoir temporel raisonnent sur des espaces limités et circonscrits où s'exercent le pouvoir politique et la souveraineté. D'où la place majeure de l'université et de dominicains comme Francisco de Vitoria et Bartolomé de Las Casas ou de jésuites comme José de Acosta et Antonio Vieira.

« Conscience-monde » : la formule peut sembler excessive. Elle désigne l'effort pour construire une image cohérente du globe qui tienne compte de la dilatation des horizons européens et qui fasse sens. Les Ibériques doivent apprendre à se positionner et à orienter leur action face aux dimensions changeantes du monde. On construit des objets nouveaux toujours inscrits dans notre horizon contemporain – le Mexique du franciscain Bernardino de Sahagún, la Chine du dominicain Gaspar

²² *Ibid.*

²³ Carl Schmitt, *Le Nomos de la Terre*, trad. fr., Paris, PUF, 2001.

da Cruz, les Indes occidentales de José de Acosta – et on les situe par rapport au monde connu des Européens. Ces opérations de construction soumettent invariablement les autres parties du globe aux catégories de la cosmographie, de la chorographie et de l'histoire élaborées dans le Vieux Monde. Elles contribuent également à définir l'identité des visiteurs ibériques en ratifiant leur supériorité (face aux Américains) ou leur position de faiblesse et d'insécurité (face aux Chinois).

Quelle conscience les Ibériques et leurs hôtes respectifs prenaient-ils de la dilatation de leur présence à l'échelle du globe ? Quel regard et, éventuellement, quel regard critique étaient-ils à même de porter sur les rapports qui se créaient avec d'autres régions du monde ? La prise de conscience est progressive et cumulative. L'irruption des Portugais dans l'Inde d'Alexandre le Grand, la découverte par Cortés d'une civilisation sur l'*altiplano* mexicain, la traversée du Pacifique et le retour par l'océan Indien des survivants de l'entreprise de Magellan posent les jalons majeurs d'une perception de la diversité et de la globalité du monde²⁴. On peut en repérer les traces dans les récits portugais sur l'Afrique (Gomes Eanes de Zurara en 1453), les lettres du Milanais Pierre Martyr d'Anghiera (*De Orbe Novo*) et celles de Hernán Cortés, les écrits d'Antonio Pigafetta, le *De Moluccis Insulis* de Maximilien Transylvain (1523), consacrés au premier tour du monde, ou encore la *Somme orientale* de Tomé Pires.

Ces pionniers européens sont relayés par des observateurs postés en différents carrefours du globe : les Caraïbes et l'île de Santo Domingo pour le chroniqueur Gonzalo Fernández de Oviedo et le dominicain Las Casas ; Lima pour le jésuite José de Acosta ; Goa pour Diogo do Couto ; le Cap-Vert avec André Donelha ; Salvador de Bahia pour le jeune jésuite Antonio Vieira ; l'Amazonie pour Estácio da Silveira, etc.

Au sein de cette conscience-monde, l'exaltation de la Monarchie catholique, ou du rôle providentiel du peuple portugais, joue toujours

24 Voir les deux essais majeurs de Giuseppe Marccoci, *L'invenzione di un impero. Politica e cultura nel mondo portoghese (1450-1600)*, Roma, Carocci, 2011, et *A consciência de um império. Portugal e o seu mundo (sécs. xv-xvii)*, Coimbra, Imprensa da Universidade de Coimbra, 2012.

un rôle majeur. Avec parfois une dimension critique qui peut atteindre le radicalisme d'un Bartolomé de Las Casas. Le dominicain définit ce que doivent être les relations de l'Espagne de Charles Quint et de la chrétienté avec les habitants des Indes : il pense le monde amérindien dans sa totalité et, surtout, il fait du thème de la destruction – un classique, sinon une obsession sur la péninsule Ibérique – le leitmotiv de sa représentation de l'Amérique et du monde. Les Castillans détruisent les Indes et en retour la destruction risque de s'abattre sur la Castille. Il faut donc à tout prix éviter « la perte absolue de tant de gens et le dépeuplement de terres si étendues [...]. Il faut empêcher les fléaux que Dieu inflige et infligera à cause d'eux à toute l'Espagne²⁵ ».

20

Un autre continent, l'Afrique, n'est pas oublié. Au début du premier livre de son *Historia de las Indias*, le dominicain dénonce avec la même virulence la conquête et la mise en esclavage de cette partie du monde.

On retrouve un siècle plus tard, cette fois du côté portugais, à Bahia et en Amazonie, en la personne du jésuite António Vieira, une voix aussi percutante. Les fameux sermons de Vieira contiennent un double plaidoyer en faveur des Indiens et des Noirs. En 1633, Vieira prêche dans un moulin à sucre de la région de Bahia et s'adresse aux esclaves africains avec des formules et des images saisissantes : « Alors que les autres naissent pour vivre, ceux-ci naissent pour servir [...] ; un navire arrive d'Angola et pond le même jour cinq cents, six cents et peut-être mille esclaves²⁶ ». Non seulement Vieira se forge une idée globale de la *conquista*, mais il met en parallèle le mouvement de découverte du monde enclenché par les Portugais et l'envolée des savoirs provoquée par le dévoilement des secrets du monde : « Les Portugais sont allés avec l'épée là où l'intelligence de saint Augustin n'a pas su arriver ». Mais Vieira, sans conteste la figure majeure du XVII^e siècle portugais, n'est pas Las Casas. Il ne jette pas l'opprobre sur le Portugal, il préfère au contraire projeter son peuple dans le futur radieux du Cinquième Empire.

25 « La total pérdida de tantas gentes y despoblación de tan luengas terras [...] impedir los azotes que Dios da e há de dar por ellos a toda España » (Bartolomé de Las Casas, *Tratados*, Mexico, FCE, 1997, vol. 1, p. 457-458 : « *Tratado tercero. Disputa o controversia* »).

26 António Vieira, *Essencial*, São Paulo, Companhia das Letras/Penguin, 2011.

Il faudrait aussi évoquer d'autres voix, comme celle du chroniqueur Diogo do Couto que l'on entend à Goa, capitale de l'Inde portugaise, lorsqu'il s'en prend à la machine coloniale portugaise dans son ensemble. Le *Soldado pratico – Le Soldat expérimenté* – constitue l'un des textes majeurs pour comprendre les rapports du Portugal à l'Inde portugaise et les failles de la présence coloniale en Asie. Ce n'est plus la voix de l'Église, mais celle des Portugais laissés pour compte de la colonisation²⁷.

On trouve encore d'autres témoins de la dilatation des espaces connus des Européens et de cette mondialisation embryonnaire dans les rangs des lettrés indigènes et métis du Nouveau Monde, qui font eux aussi partie des mondes ibériques : chez le Chalca Chimalpahin qui, au début du XVII^e siècle, situe son Mexique, la Nouvelle-Espagne, par rapport aux autres continents, et prend la plume pour réagir aux nouvelles de la France ou du Japon ; ou encore chez le péruvien Guaman Poma de Ayala, qui puise dans *Le Livre des coutumes de tous les gens du monde et des Indes* de Johan Boemus de quoi situer le Tawantisuyu sur la planète. Guaman Poma compare les Indiens des Andes à ceux de Mexico et aux « Indiens de l'empereur de Chine²⁸ ». À ses yeux, les Noirs de Guinée et les Andins ont les mêmes droits sur les terres qu'ils habitent²⁹. Il n'oublie pas l'Afrique tandis que dans son *Bref traité des fleuves de la Guinée du Cap Vert*, Alvares de Almada, un mulâtre trafiquant d'esclaves et chevalier du Christ, se révèle pleinement conscient de l'inclusion de l'Afrique portugaise dans les réseaux atlantiques.

Enfin, on ne peut plus aujourd'hui s'interroger sur les rapports de la péninsule Ibérique au reste du monde sans donner la parole aux autres, pas seulement, *political correctness* oblige, aux représentants des sociétés colonisées, mais aussi aux témoins extérieurs : le grand livre de George Elison, *Deus Destroyed: The Image of Christianity in Early Modern Japan*, reste incontournable³⁰, auquel j'ajouterai l'extraordinaire vision offerte

27 Diogo do Couto, *O soldado pratico*, éd. Reis Brasil, Lisboa, Publicações Europa-América, 1988.

28 Serge Gruzinski, *Les Quatre Parties du monde*, op. cit., p. 234.

29 *Ibid.*, p. 239.

30 George Elison, *Deus Destroyed: The Image of Christianity in Early Modern Japan*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1988.

par une chronique anonyme d'Istanbul, le *Tarih-i Hind-i garbi*³¹, qui décrit par le menu la découverte, la conquête et la colonisation des Indes de Castille et propose les moyens de remédier à cette monstruosité qu'est aux yeux d'un croyant musulman la christianisation des Indiens³². Comment aujourd'hui, dans notre pays et dans nos collèges, ignorer un point de vue musulman sur la conquête espagnole et portugaise de l'Amérique ? La mappemonde de l'amiral ottoman Piri Reis est non seulement le témoin d'une carte perdue de Christophe Colomb, mais aussi la première carte de la côte brésilienne à indiquer Cabo Frio et Rio de Janeiro.

MONDES MÊLÉS ET NAISSANCE D'UNE SPHÈRE GLOBALE

Le temps manque pour évoquer d'autres questions suggérées par l'expansion ibérique. Celle-ci est davantage qu'une entreprise de conquête, de colonisation et de christianisation. Elle s'emploie à transformer les sociétés conquises en les occidentalisant, nous tendant ainsi un miroir de la modernité européenne en gestation. À l'occidentalisation, les sociétés soumises réagissent en produisant des métissages qui sont bien autre chose que des phénomènes culturels. Je n'y reviendrai pas. Surtout, n'oublions pas que la légende noire a expulsé l'histoire ibérique de la mémoire européenne au nom de l'extermination des populations indigènes, mais aussi par mépris des sociétés métisses, donc impures, qu'Espagnols et Portugais avaient laissées sur leur passage. De grands historiens anglo-saxons ont été jusqu'à mettre au compte des métissages, et donc de la dégénérescence et de l'impureté raciale, le déclin de l'empire portugais³³.

31 Accessible dans la traduction de Thomas Goodrich, *The Ottoman Turks and the New World: A Study of Tarih-i Hind-i Garbi and Sixteenth-Century Ottoman Americana*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1990.

32 Serge Gruzinski, *Quelle heure est-il là-bas ? Amérique et islam à l'orée des Temps modernes*, Paris, Éditions du Seuil, 2008.

33 « *Perhaps today, ironically, it is the Portuguese, with their messy, hybrid histories of commercial, cultural and sexual exchanges with different cultures, who have come to more adequately define the ethos of the early modern world* » (Jerry Brotton, *Trading Territories, op. cit.*, p. 47-48).

Entre le reste du monde et la péninsule Ibérique se développent des espaces intermédiaires qui ne sont périphériques que vus d'Europe. Ces espaces mobiles, médians, échappent en partie au contrôle des Couronnes et de l'Église de Rome. Dotés d'une relative marge de manœuvre, ils précèdent donc l'apparition de la sphère publique dont Jürgen Habermas fait remonter l'émergence au XVII^e et plus encore au XVIII^e siècle européens³⁴.

Ces espaces de sociabilité se multiplient tout au long du XVI^e siècle. Ils regroupent pêle-mêle des marchands, des missionnaires, des militaires originaires de la péninsule Ibérique, avec des mandarins chinois, des nobles japonais, mexicains, péruviens, des marchands gujarati et malais, des trafiquants d'esclaves et des princes africains, auxquels s'ajoutent tous les rejetons métis nés de ces rencontres et tous les intermédiaires et passeurs qui prolifèrent dans ces marges. S'improvisent alors des communautés d'intérêts qui ne s'alignent pas forcément sur les politiques de Lisbonne ou de Madrid, dont voici deux exemples. Au début du XVII^e siècle, des contacts diplomatiques se nouent entre le shogun et des créoles de Mexico afin de développer les échanges transpacifiques, comme en témoigne la rencontre de Rodrigo de Vivero avec Hidetada Tokugawa³⁵. Dans les années 1640, les grandes familles de Rio (Salvador Correa de Sa) traversent l'espace de l'Atlantique sud et font, loin du regard de Lisbonne, la reconquête de l'Angola tombé aux mains des Hollandais³⁶.

Des îles, des marchés, des ports, des navires, mais aussi des couvents de réguliers et des collèges jésuites, des hôpitaux, des jardins botaniques accueillent ces réseaux proliférants et cette sociabilité nouvelle bricolée, développée autour d'intérêts partagés, de savoirs nouveaux et de pratiques communes dans le cadre de « *troublingly unfamiliar encounters*³⁷ ».

34 Jürgen Habermas, *L'Espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise* [1962], trad. fr., Paris, Payot, 1978.

35 Rodrigo de Vivero, *Du Japon et du bon gouvernement de l'Espagne et des Indes*, éd. Juliette Montbeig, Paris, SEVPEN, 1972.

36 Charles Ralph Boxer, *Salvador de Sá and the Struggle for Brazil and Angola, 1602-1686*, [1952], Westport (Conn.), Greenwood Press, 1975.

37 Jerry Brotton, *Trading Territories*, *op. cit.*, p. 82.

Initiatives diplomatiques et économiques, productions littéraires et scientifiques (Garcia da Orta à Goa), échanges continus d'informations et de techniques, nouvelles formes de solidarité et de coopération prêtent à cette sphère nouvelle qui s'ébauche sur une partie de la planète une importance et une autonomie que l'on ne devrait pas négliger. Les pilotes musulmans sur les vaisseaux portugais, les truchements qui accompagnent partout les Ibériques ne sont qu'une composante de cette sphère pragmatique qui s'organise au contact de la présence ibérique en Afrique, en Amérique et en Asie. Manille devient ici, au même titre que Macao, un port où des Européens s'initient au monde chinois et où des Chinois se familiarisent avec les sociétés et les pratiques ibériques.

24

Ces échanges sont le plus souvent occultés ou gommés. Les fameuses cartes de Cantino et de Caverio sont pourtant impensables sans ces échanges incessants, sans les emprunts à des savoirs locaux et musulmans, notamment en ce qui concerne le calcul des latitudes et les descriptions territoriales³⁸.

L'auteur de *Peregrinação*, le portugais Fernão Mendes Pinto, reste le témoin irremplaçable de la pénétration de Lisbonne en zone chinoise et japonaise³⁹. Si les données historiques qu'il transmet sont souvent confuses ou manipulées, ses descriptions nous sont précieuses car elles demeurent sans équivalent. En effet, Mendes Minto décrit les mécanismes clandestins qui dans les années 1540 organisent la collaboration des marins de Lisbonne avec leurs divers partenaires asiatiques. L'île de Liampo, au large de la ville chinoise de Ningbo, au sud-est de la région de Shanghai, offre une image vivante de cette sphère embryonnaire, où l'on oublie le choc des civilisations au profit des affaires, où les obstacles linguistiques, culturels, religieux sont tous escamotés en faveur d'une convivialité unanimement vouée à la recherche du profit. La rade discrète de Liampo accueille contrebandiers chinois, gens de Patane, de Malacca, pirates japonais et évidemment aventuriers portugais. Mais autant que cet îlot chinois, les navires de la mer de Chine constituent

38 *Ibid.*, p. 82.

39 Fernão Mendes Pinto, *The Travels of Mendes Pinto* [1614], éd. Rebecca D. Catz, Chicago, The University of Chicago Press, 1989.

des microcosmes où coexistent diverses religions, où l'on parle plusieurs langues et où l'on jongle avec les techniques de navigation, où l'on se partage les butins.

Pour conclure, je dirai un mot d'une expérience menée au sein d'une classe de seconde, au sein du lycée Jean Rostand, à Roubaix, la ville la plus pauvre de France, par un de nos collègues. Le programme de classe de seconde proposait de choisir entre la Chine et le Mexique. Leur professeur d'histoire, Laurent Guitton, a jugé que l'ouvrage que nous avons consacré aux deux entreprises de Cortés et de Pires qui confrontèrent les Ibériques avec deux civilisations majeures du globe, la Chine et la Mésoamérique, pouvait susciter l'intérêt, la curiosité, voire une appropriation de la part d'une population scolaire particulièrement défavorisée, en majorité fils et filles de l'immigration. Ramener la scène historique du XVI^e siècle à ce quadruple affrontement est certainement une simplification abusive du passé, nul ne le contestera. Mais cela a été aussi le moyen de familiariser un public de collégiens avec un moment historique déterminant pour le cours de l'histoire moderne, tous continents confondus⁴⁰. Puis, en mai 2013, les collégiens ont porté sur la scène du théâtre Pierre de Roubaix l'affrontement des Espagnols avec les Aztèques et celui des Chinois avec les Portugais, après avoir réfléchi une année durant sur les mérites comparés de deux entreprises de colonisation, le choc des cultures et les images d'un autre qui se révèle être duel. Cette expérience roubaisienne m'a confirmé que la riche période que couvre la question proposée au concours est fertile en débats et en matériaux de ce type, et je me réjouis qu'un grand concours de recrutement lui concède enfin l'importance qu'elle mérite.

40 Et ce fut aussi l'occasion de rompre avec les dualismes et les clichés qui encombrant la maigre mémoire que nous avons de cette période.

TROISIÈME PARTIE

Esclavage et colonisation

LA NAISSANCE D'UNE SOCIÉTÉ ESCLAVAGISTE : LISBONNE À L'HEURE DE LA MONDIALISATION

António de Almeida Mendes
Université de Nantes
CRHIA et CIRES-C-EHESS Paris

183

LA PÉNINSULE IBÉRIQUE ET LE MONDE • PUPS • 2014

En 1550, Lisbonne est devenu un centre économique, politique et culturel très puissant, une ville compacte dans laquelle 100 000 habitants vivent dans 18 000 maisons distribuées par 270 rues, ruelles et autres traverses (*becos*)¹. En un siècle, sa population a été multipliée par dix. Les nouveaux venus sont issus des provinces rurales du royaume, des nations d'Occident et d'Orient et surtout des territoires « découverts » par les Européens.

Avec l'accession de Lisbonne au rang de ville principale des royaumes du Portugal et de l'Algarve et de capitale de l'empire portugais d'Afrique et d'Asie, les familles de la noblesse provinciale, les compagnies marchandes et la grande finance occidentale (Allemands, Flamands, Florentins, Génois) s'installent au plus près du pouvoir. La construction d'un centre politique et commercial sur les rives du Tage (la *Ribeira*), qui se prolonge de 1498 à 1511, traduit la nouvelle image que Manuel I^{er}, *roi du Portugal et des Algarves, Seigneur de la conquête, navigation et commerce de l'Éthiopie, Arabie, Perse et Inde*, veut donner de son royaume du Portugal. Il faut rompre avec l'image d'une ville

1 Ces chiffres proviennent du recensement réalisé par Cristovão Rodrigues de Oliveira, *Lisboa em 1551. Sumário*, Lisboa, Livros Horizonte, 1987. Je remercie Charlotte de Castelneau-l'Estoile et Gregorio Salinero pour leurs remarques et suggestions concernant cet article.

peuplée de maures et de juifs et d'un royaume misérable. Un palais royal imposant, le *Paço*, des églises majestueuses, des résidences privées « aux murs revêtus des bois précieux de Sarmacie (Asie centrale), sculptés d'or et de peintures précieuses »², des édifices monumentaux – la *Casa da India*, l'*Alfândega* –, un grand marché au poisson et un immense arsenal sortent de terre sur la *Ribeira*, le long du Tage. L'architecture joue un rôle déterminant dans l'impression de puissance que veut transmettre la monarchie des Avis. De fait, les visiteurs étrangers sont frappés par les dimensions de l'arsenal qui est l'un des plus grands ateliers de l'Occident du temps. Ainsi, lors de son passage à Lisbonne en 1495, l'Allemand Hieronymus Münzer est ébahi par les fonderies géantes qui produisent à la chaîne les ancres, la poudre et l'artillerie lourde embarqués à bord des caravelles.

Des milliers d'ouvriers, dont une majorité de Noirs, s'y affairent dans un tumulte incessant, tels « des cyclopes travaillant dans les forges de Vulcain »³. Pour la plupart, ces Noirs ne sont plus des esclaves. À Lisbonne, au milieu du XVI^e siècle, la majorité des hommes de couleur possède une *carta de alforria* (lettre d'affranchissement) qui leur permet d'être « libérés de toute sujétion » et « de gagner leur vie comme bon leur semble »⁴. Certains parviennent à gagner très bien leur vie à l'image « des 50 Noirs et Noires qui parcourent la ville avec leurs pinceaux pour enduire de chaux les façades des demeures », ou de ces femmes libres de couleur qui, en échange d'une rente annuelle, sont autorisées par l'État à tenir une échoppe pour y vendre des étoffes, des boissons et des plats cuisinés⁵.

2 Damiano de Góis, *Elogio da cidade de Lisboa* [1554], Lisboa, Guimaraes editores, 2002.

3 Ramon Alba (éd.), *Viaje por España y Portugal de Jerónimo Münzer*, Madrid, El Espejo Navegante, 1991, p. 180-181.

4 Ce sont les formules consacrées que l'on trouve dans la documentation notariale.

5 Pour toutes ces questions voir Didier Lahon, *O negro no coração do império. Uma memória a resgatar, séculos XV-XIX*, Lisboa, Ministério da Educação, 1999.

Depuis 1512, la bouillonnante Lisbonne est le seul port européen autorisé à envoyer et recevoir des navires en provenance des comptoirs portugais d'Afrique, du Brésil et d'Asie. La *carreira* des épices de l'Inde, la *carreira* des esclaves de Guinée, la *carreira* du bois du Brésil et la *carreira* de l'or de São Jorge da Mina, débouchent toutes dans le port de Lisbonne. Il est au centre d'un vaste réseau de liaisons maritimes intercontinentales. C'est aussi la grande factorerie de l'Occident. L'État a doté la zone portuaire des infrastructures nécessaires pour frapper des millions de pièces d'or, les *Portugaises*, et les *cruzados*, et pour recevoir des milliers d'esclaves africains, chinois et indiens (la *casa* des esclaves) et des tonnes de marchandises exotiques (la *casa da Guiné e da Mina*). Ses entrepôts constituent le premier comptoir colonial d'Europe : des *almoxarifes* et autres greffiers expérimentés y évaluent, avant de les enregistrer selon la valeur du marché, les esclaves, l'or, le bois et les drogues arrivés là depuis les quatre coins du globe.

Cette mégalopole ouverte sur le monde maintient cependant une géographie économique et sociale héritée du Moyen Âge. Si Lisbonne est aux Temps modernes le cœur occidental du cosmopolitisme, elle n'est pas un emblème de la mondialisation moderne. Poules, porcs, chiens et chats partagent la rue avec les crieurs, les vendeurs ambulants, les travailleurs à la tâche et les artisans. Les constructions en pierre de plusieurs étages jouxent les habitations en bois les plus modestes. Chaque catégorie d'hommes a ses quartiers : la noblesse et les fonctionnaires royaux vivent à proximité du fleuve ; une population d'artisans, de marins, de prolétaires et de marchands s'est fixée dans les quartiers centraux qui grimpent les flancs des collines. La grande pauvreté est pour sa part reléguée dans les quartiers périphériques de la ville. Elle concerne le plus grand nombre.

Pour faire fonctionner cette ville-entrepôt, qui concentre plus de la moitié des revenus douaniers du royaume et possède l'une des premières industries navales d'Europe, il faut beaucoup d'hommes, d'argent et beaucoup de bras pour les servir. Enfants, femmes et hommes escaladent les rues pentues avec des Calebasses d'eau ou des pots de chambre sur la tête, d'autres déchargent les soutes des navires,

vendent du poisson, travaillent à l'arsenal ou en tant que domestiques. Au milieu du xvi^e siècle, les activités de service emploient un tiers de la population active de Lisbonne. Au quotidien, son fonctionnement repose essentiellement sur le travail des *criados* maures et noirs. Le terme générique *criado* désigne les tâches manuelles les plus variées, accomplies par les nourrices, les blanchisseurs, les domestiques, les serveurs, les valets et les cuisiniers. Ces emplois peu valorisants qui n'exigent aucune qualification se comptent par milliers⁶. Sur ce marché du travail qui connaît très tôt de fortes tensions, 60 à 70 agents s'affairent à placer cette main-d'œuvre servile souvent étrangère⁷. Certains de ces intermédiaires sont des Africaines qui assurent pour leurs affaires des allers et venues entre Lisbonne et les côtes d'Afrique.

Les esclaves qui viennent d'Inde sont majoritairement des hommes ; ceux qui arrivent de Haute-Guinée, surtout des femmes et des enfants. L'arrivée de forces de travail jeunes fait exploser l'économie non monétaire. Les activités ménagères sont intégrées à une « économie familiale » qui échappe à toute forme de rémunération. Dès lors, de nombreux salariés blancs ne réussissent plus à monnayer leur force de travail. L'État prendra des mesures pour exclure les femmes de couleur, esclaves ou affranchies, de certaines professions concurrencées par le travail servile, leur interdisant notamment la vente à la criée de fruits, légumes et de poissons. Cause perdue.

L'esclavage massif a engendré une mutation sociale sans précédent en accompagnant la diffusion de valeurs nouvelles, individualistes et consuméristes⁸. Plusieurs auteurs évoquent une « révolution portugaise ». Le développement des communications mondiales, allié à l'arrivée en métropole de 150 000 Africains, Amérindiens, Asiatiques et Indiens, favorise une révolution culturelle à Lisbonne. Celle-ci a fait

6 *Ibid.*, p. 54-56.

7 João Brandão de Buarcos, *Tratado da majestade, grandeza e abastança da cidade de Lisboa*, Lisboa, Livros Horizonte, 1990, p. 95-96.

8 António de Almeida Mendes, « Africaines esclaves au Portugal : dynamiques d'exclusion, d'intégration et d'assimilation à l'époque moderne (xv^e-xvi^e siècles) », *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, vol. 31, n° 2, 2008, p. 43-63.

émerger de nouvelles valeurs qui manifestent un changement total des références collectives de la société portugaise et occidentale. L'humaniste flamand Nicolas Clénard est sans doute celui qui a le mieux saisi les changements des mœurs de la société de Lisbonne :

Je crois qu'il en est ici dont le revenu n'est pas supérieur au mien et qui possèdent huit valets ; ceux qui sont les plus riches possèdent plusieurs esclaves de chaque sexe. Certains tirent même un bénéfice considérable des esclaves nés à la maison, si bien qu'ils me paraissent en faire l'élevage, comme de pigeons. Loin d'être offusqués par l'inconduite d'une servante, ils se réjouissent de la venue d'étalons et se félicitent que le fruit suive la mère [*partus ventri cedat*] et non quelque prêtre du voisinage ou je ne sais quel captif africain⁹.

Le commerce atlantique des esclaves marque la naissance d'une société portugaise esclavagiste, c'est-à-dire une société où la condition libre ou servile devient l'élément fondamental de différenciation entre les hommes. Cette société ne naît pas de rien. En 1450, le Portugal est déjà une société à esclaves. Les Maures et les juifs nés au royaume forment encore le noyau dur des travailleurs *forros*, *libertos* ou *servos* de Lisbonne. Les termes *forro* (affranchi), *liberto* (libre) et *servo* (serf) sont des catégories qui ont un usage ancien. Ils offrent un statut à l'individu qui lui permet de trouver sa place dans une société où la liberté est encadrée par des lois, des traditions et des valeurs. Les seuls travailleurs que l'on peut qualifier de libres sont les hommes sans terre et sans métier (*serviçais*), qui vendent leur force de travail au jour le jour. Dans les provinces du sud du Portugal, ces journaliers sont rares. En poursuivant dans l'Alentejo une politique de contrôle des prix des céréales, en favorisant l'élevage au détriment des cultures, l'État, l'Église et la noblesse terrienne ont contribué à aggraver la précarité des conditions de vie des paysans. En milieu urbain, la baisse des salaires nominaux et les incertitudes qui pèsent sur l'économie ont conduit beaucoup d'hommes

9 Cette citation est extraite de Nicolas Clénard, *Correspondance*, éd. Alphonse Roersch, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 1940-1941, 3 vol., t. III, p. 32 (lettre à Jacques Latomus, 26 mars 1535).

et de femmes à entrer dans la *familia* (clientèle) des grands seigneurs. Ainsi, au milieu du xv^e siècle, la *casa* de l'Infant Henri le Navigateur compte plus d'un millier de serviteurs liés à leur maître par des liens traditionnels de dépendance, de servage ou de captivité¹⁰.

La *familia* est une institution fondamentale dans l'organisation de la société portugaise d'Ancien Régime. Elle désigne l'ensemble des individus liés par des liens de connaissance et de dépendance à un chef de lignage. Cette structure de parenté verticale implique la reconnaissance d'une situation de dépendance qui repose sur le sang, la condition sociale ou le statut professionnel. Elle mobilise cet important ressort qu'est le don. La femme, le fils, le domestique, l'esclave ou l'affranchi sont soumis à un *pater familias* qui joue le rôle de mari, de père, de patron ou de maître. Le *pater* est celui qui donne – l'alimentation, le logement ou l'instruction – sans que rien ne l'y oblige. Les membres de la *familia* se retrouvent inscrits dans une chaîne des générations. Devenus adultes et indépendants, ils transmettront à leur tour ces valeurs. L'appartenance d'un individu à une *familia* construit de l'ordre plus que de l'exclusion ; de la contrainte plus que de la domination. Avec les années, le fils sortira de la dépendance du père, l'esclave évoluera vers une condition de domestique libre, d'artisan ou d'ouvrier. Selon les juristes, ces esclaves naturels ne peuvent être considérés comme de véritables esclaves, car entre eux et les libres il n'y a aucune différence en droit et en condition ; en revanche, il y a des métiers que les premiers peuvent exercer et pas les seconds. Il en va tout autrement dans les territoires de l'outre-mer.

LE ROYAUME DES NÈGRES

L'essor des migrations forcées dans l'Atlantique nord est lié au manque d'hommes conjugué à la croissance urbaine en Méditerranée occidentale. En pleine période négrière, la Couronne portugaise autorise les Maures des comptoirs portugais du Maroc à émigrer dans l'Algarve contre le paiement d'un impôt annuel de 300 mitkhals d'or. Ainsi, un mouvement

¹⁰ João de Silva Sousa, *A casa senhorial do infante D. Henrique*, Lisboa, Livros Horizonte, 1991.

organisé de type communautaire, celui de migrants se déplaçant depuis les présides portugais d'Agadir, Azemmour, Tanger ou Safi vers le Sud du Portugal, cohabite avec la traite des Noirs. Au milieu du XVI^e siècle, la communauté marocaine du Portugal, dont les membres se nomment eux-mêmes *Mouriscos*, compte près de 20 000 membres¹¹. Cette mobilité maghrébine s'inscrit dans le cadre de migrations saisonnières et dans des configurations circulaires traditionnelles de déplacements des zones rurales vers les villes. À Lisbonne, des familles entières se sédentarisent, d'autres se forment au sein de communautés ambulantes.

Ces migrations de Noirs et de Maghrébins, libres ou forcées, bouleversent la géographie et la démographie portugaises. Au XVI^e siècle, les rues de la capitale grouillent d'enfants et de jeunes gens, les langues africaines, arabes et berbères s'y mêlent dans les tavernes, dans les églises et autres lieux de culte. Avant 1500, il existe déjà une mosquée et une synagogue. En 1476, une confrérie de Noirs a vu le jour, l'*irmandade da Misericórdia*. Elle se consacre à secourir le nécessiteux, à instruire les pauvres et les incultes et à faciliter l'assimilation des langues latines, des prières et des pratiques. L'apprentissage des usages de la civilisation chrétienne doit permettre à ces néo-chrétiens d'avoir les mêmes droits que les vieux chrétiens de condition équivalente : propriété, apprentissage, enterrement, etc.

Les mariages interethniques, le métissage important et la formation de sociétés urbaines originales, que ces phénomènes soient la conséquence ou le résultat de la présence d'étrangers, ont contraint l'État et l'Église à penser un nouvel assemblage économique, social et idéologique. La législation royale est ainsi remodelée afin d'assurer que les présences africaine, amérindienne, asiatique ne bouleversent pas l'architecture des villes et la manière de vivre des natifs.

Dans leur grande majorité, les Africains ou les Indiens n'ont pas choisi de vivre à Lisbonne. Ils vont pourtant y demeurer et y mourir parce que l'État portugais va leur imposer par la force la culture des gens du royaume. Une même violence intégrationniste est mise en

11 Ahmed Boucharb, *Os Pseudo-mouriscos de Portugal no séc. XVI: estudo de uma especificidade a partir das fontes inquisitoriais*, Lisboa, Hugin, 2004, p. 167-210.

œuvre simultanément à l'encontre des minorités juives et musulmanes de Lisbonne. En 1495, l'État met fin à l'autonomie politique des quartiers juifs et maures de la ville en incorporant leurs habitants dans les nouvelles *freguesias* (paroisses) créées pour répondre à l'augmentation de la population.

190

Le droit et la loi offrent au *crístão novo*, au *mourisco* (juif et musulman converti au christianisme) et au Noir baptisé, la possibilité de devenir un *vezinho* du royaume. Ce statut n'implique ni une égalité absolue de droits ni une participation à la vie politique, mais permet à un individu de nouer un lien *naturel* avec le royaume dans lequel il vit. On devient un *vezinho* parce qu'on est né de parents nés dans ce royaume, parce qu'on y a été baptisé et aussi parce que, dans la pratique, on fait partie d'une *familia*. L'étranger arrive avec sa langue, ses souvenirs, son passé ; il découvre une autre culture et d'autres pratiques. Pour être accepté, il doit passer par une phase d'apprentissage de la langue et de la religion, adopter les pratiques alimentaires locales et vestimentaires des gens du royaume. C'est en arrivant au Portugal que les Africains découvrent qu'il y a deux cultures : la leur et celle de ce nouveau pays de résidence. Pour beaucoup, les deux cultures ne s'entrechoquent pas : les sociétés paternalistes de l'Afrique de l'Ouest trouvent des correspondances avec la société d'affiliation ibérique.

Dans ces sociétés à lignage, l'acte de transmission prévaut sur celui de liberté de choix et d'expérimentation par soi-même. L'esclavage d'un chrétien sur un chrétien ne peut s'inscrire que dans le temps limité de la transmission. Au Portugal comme en Castille, les lois qui règlent l'esclavage des Africains s'inscrivent dans un cadre légal défini au milieu du XIII^e siècle par les *Siete Partidas* d'Alfonso X le Sage. L'esclavage est encadré par trois titres de captivité « justes » : la captivité de guerre, la captivité par naissance et la captivité par la vente de soi. La captivité était conçue comme la commutation de la mort, une peine individuelle considérée par le droit et par l'Église comme bien plus lourde et définitive que l'esclavage. De là provient que juristes et théologiens aient longtemps fait dériver le mot *servus* de *servare*, à savoir conserver et garder. Le *servus* est le prisonnier que les vainqueurs ont décidé dans

leur grande charité de conserver en vie plutôt que de passer par les armes. Il peut aussi être l'infidèle ou le paysan qui accepte d'être, pour un temps donné, la propriété d'un seigneur afin d'échapper aux persécutions ou à la famine. L'esclavage est perçu comme une phase transitoire dans la vie de tout homme qui a vocation à être intégré à une société de travail. L'individu doit acquérir une « utilité » économique, une valeur d'usage qui lui servira de référent social, lui permettra de construire un futur et de se projeter dans l'avenir : louer un logement, construire un foyer, avoir un métier.

En 1551, Cristóvão Rodrigues de Oliveira effectue pour le compte de l'État un recensement de l'ensemble de la population active de Lisbonne. Il comptabilise

mille cinq cents négresses qui lavent du linge ; mille autres, un panier sur la tête, nettoient les rues où les habitants déversent les ordures ménagères ; mille autres, les « négresses au pot », fournissent les habitations en eau ; quatre cents autres circulent en vendant des fruits de mer, du riz cuit et des friandises ; deux cents gamins noirs servent de porteurs de billets¹².

Cette drôle de ville, avec ses rues étroites occupées par une foule de Noirs et de mulâtres, esclaves ou affranchis, qui côtoient au quotidien des captifs musulmans, des artisans ou des domestiques de toutes les couleurs suscite l'incompréhension des Européens du Nord qui viennent d'une autre Europe. Selon Nicolas Clénard, la ville de Lisbonne s'est « accommodée du règne des nègres ». En d'autres termes, Lisbonne est devenue une ville africaine :

Tout ici est plein d'esclaves. Ce sont des nègres et des Maures captifs qui font tout. Le Portugal est si peuplé de ce genre d'hommes que je crois bien qu'à Lisbonne il y a plus d'esclaves des deux sexes que de libres Portugais. À peine trouvera-t-on une maison qui n'ait, au moins, une

12 Cristóvão Rodrigues de Oliveira, *Lisboa em 1551. Sumário, op. cit.* ; Frei Nicolau de Oliveira, *Livro das Grandezas de Lisboa* [1551], Lisboa, Vega, 1991 ; João Brandão de Buarcos, *Tratado da majestade, grandeza e abastança da cidade de Lisboa*, Lisboa, Livros Horizonte, 1990, p. 95-96.

servante esclave. Celle-ci achète au dehors tout ce qui est nécessaire, lave les vêtements, nettoie le carreau, va à l'eau, enlève, le moment venu, les ordures de toute espèce, humaines et domestiques. Bref, elle est esclave et, à part le visage, ne diffère en rien des bêtes de somme¹³.

192

D'après l'auteur, le recours généralisé à un esclavage condamne le Portugal à devenir une société archaïque, incapable d'accompagner l'industrialisation des royaumes du Nord de l'Europe, tels que la France ou Flandre où la révolution industrielle et le maintien du système féodal reposent sur un monde d'hommes libres qui participent volontairement à une organisation économique fondée sur leur propre exploitation¹⁴. Le franciscain Francisco de Osuna (1497-c. 1540) ne dit pas autre chose quand il lie la pauvreté des *hidalgos* espagnols aux sommes dépensées pour entretenir une foule de Noirs. Les deux auteurs ont en commun d'avoir vécu à Anvers, qui est alors la principale tête de pont de l'empire portugais. L'arrivée du sucre de l'île portugaise de São Tomé et le contrôle des circuits marchands entre les îles atlantiques et l'Amérique espagnole aboutissent à la fondation en 1531 de la première bourse des valeurs à Anvers. À la manière de Lisbonne, la ville devient une place pour les négociants de tous les peuples et de toutes les langues sans que le visiteur y ait l'impression de confusion que dégagent Lisbonne ou Séville. Selon Clénard et Osuna, les unions fréquentes entre Blancs nés chrétiens et Noirs nés païens génèrent une société de nègres. L'association entre les mots *race* et *nègre* apparaît en 1533 sous la plume de Clénard. La race nègre désigne chez Clénard une identité (noire) et une condition (esclave), elle présume une *condition nègre* qui est celle d'un homme noir marchandise. Le postulat d'une condition nègre marque l'avènement d'un temps esclavagiste en Europe qui ne s'interrompt qu'en 1761,

13 Nicolas Clénard, *Correspondance*, éd. cit., t. III, p. 32 (lettre à Jacques Latomus, 26 mars 1535). Voir l'approche de Jorge Fonseca, « Black Africans in Portugal during Cleynaerts's Visit (1533-1538) », dans Thomas Foster Earle et Kate J. P. Lowe (dir.), *Black Africans in Renaissance Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 113-124.

14 Mathieu Arnoux, *Le Temps des Laboureurs. Travail, ordre social et croissance en Europe (XII^e-XIV^e siècle)*, Paris, Albin Michel, 2012.

avec l'interdiction de la traite à destination de la métropole portugaise. Comment expliquer cet engrenage infernal qui fait du Noir un *nègre*, un homme de labeur ?

L'INVENTION D'UN HOMME MARCHANDISE

Les décennies 1530 et 1540 sont celles de la grande bifurcation, celles où la figure du nègre est intériorisée par l'Occident. Ce virage est contemporain de l'invention d'une société nouvelle de plantation dans l'île portugaise de São Tomé. Découverte vers 1471, l'île équatoriale reçoit ses premiers habitants en 1485 avant d'être peuplée par des exilés et des enfants juifs déportés de force du Portugal. Les premiers colons reçoivent chacun une esclave dans le but d'encourager le peuplement de l'île. En 1515, les enfants nés de ces unions sont déclarés libres et forment l'élite économique d'une île qui se transforme au même moment en un monde clos. Le développement de la culture intensive de la canne, et la construction d'*engenhos* performants, associés à des rythmes de travail industriels, définissent un premier « paradigme sucrier ». C'est sans doute alors la première fois dans l'histoire des Temps modernes que la production d'un bien alimentaire, le sucre, n'est possible que grâce au recours à une main-d'œuvre servile.

Cette économie nouvelle qui naît dans le golfe de Guinée, avec la coopération des élites congolaises et des mulâtres du pays, invente un nouveau paradigme : la plantation insulaire. Une certaine conception de la race est fabriquée par la plantation. À São Tomé, les Portugais, les Flamands et les mulâtres deviennent tous « blancs », même s'ils n'ont pas la peau blanche. Ils sont les Blancs parce qu'ils font partie du groupe qui a le pouvoir et qui ne travaille pas la terre. Face à eux, les Africains deviennent tous des nègres, voire des « pièces d'esclaves » dès qu'ils sont à bord des navires¹⁵. Dans cette usine qu'est la plantation insulaire se met en place un système de bi-racialisation dans lequel il est très difficile d'échapper à sa condition de « blanc » ou de « nègre ».

15 Le premier emploi du terme « pièce d'esclave » date de 1542.

Ce monde capitaliste est financé par un réseau de banques étrangères, flamandes et génoises, par le contrôle de circuits de longue distance et la mise en place d'accords marchands internationaux. D'un côté, les *cauris*, ces coquillages qui servent de monnaie d'achat des esclaves dans le golfe de Guinée, sont transportés en sacs jusqu'au Congo à bord des caravelles portugaises, depuis les Maldives et les Philippines après une escale à Lisbonne ; de l'autre, les caisses de sucre sont convoyées pour raffinage à Anvers, en passant par Ponte de Lima dans le Nord du Portugal.

Nous sommes dans un temps précocement capitaliste. L'invention d'un homme marchandise amène une crise de la conscience européenne. Dans un monde global où la production de richesses s'est progressivement détachée des besoins réels, le nègre est devenu un non-humain. C'est une force de travail que l'on peut vendre et acheter dans un monde qui, pour beaucoup d'observateurs, est devenu inhumain. La construction d'un homme marchandise est concomitante de l'affirmation d'un capitalisme et d'un machinisme naissants, de la révolution des transports et de l'imprimerie, qui accompagnent la première mondialisation du monde. Ces transformations sociétales reposent sur l'affirmation de nouvelles « formes d'individuation »¹⁶. Ce monde du capital, où les femmes et les hommes poursuivent leur intérêt individuel et ont la possibilité de marchander leur force de travail, sape les fondements d'une société féodale dont la reproduction et l'équilibre sont liés à l'idée de déterminisme, de transmission et de contrainte. L'individualisme et le déplacement permettent le changement de statut chez l'individu. Pour les forces traditionnalistes et pour l'Église, ces nouveautés sont l'ennemi de la communauté : elles annoncent le monde du marché moderne, qui est promis au désordre et au déclin moral. La marchandisation du monde lie le sort des êtres humains au mécanisme du marché.

À la fin du xvi^e siècle, pour les Européens, l'esclavage des Africains semble une évidence et une absurdité : une évidence, car leur position

¹⁶ Jean-Claude Schmitt, « Individuation et saisie du monde », dans Patrick Boucheron (dir.), *Histoire du monde au xv^e siècle*, Paris, Fayard, 2009, rééd. Paris, Pluriel, 2012, 2 vol., t. II, p. 640-671.

de chrétiens leur confère une position d'autorité sur ces sauvages ; une absurdité, car cette position apparaît comme normale et naturelle. Le jésuite Luis de Molina est l'auteur du premier discours théologique et juridique sur la question de l'esclavage des Noirs¹⁷. Pour Molina, la légitimité de l'esclavage des Noirs relève de caractéristiques objectives. Les esclaves sont issus de royaumes gouvernés par des roitelets parés de fétiches et de superstitions, qui vivent que de la razzia, de la prédation et du tribut. Les Africains sont restés rivés dans un temps pré-politique. Cette condition de sauvagerie concerne surtout les Africains de la Guinée d'en bas (Congo, Angola) et de la côte de São Tomé qui sont vendus par le roi chrétien du Manicongo et qui proviennent des razzias que les *sobas* (les chefs) mènent contre les barbares de l'intérieur du pays. La vision judéo-chrétienne portée sur le sauvage africain influence largement un discours d'infériorisation : les Noirs issus de royaumes sauvages sans lois, sans foi et sans rois sont porteurs de vices et de pulsions néfastes, voire d'une impulsion animale, qu'il s'agit de corriger. La crise que connaît le Portugal à la fin du xvi^e siècle est une crise économique et morale autant que sociétale. Elle marque un clivage entre d'une part ceux qui se pensent en tant que vrais naturels du royaume, qui composent la vraie nation, et d'autre part les Africains perçus tels des imposteurs, des individus déportés au Portugal pour des nécessités économiques, qui doivent assurer leur survie et leur liberté.

UNE VILLE MÉTISSE ?

La traite des Noirs a fait des ravages dans les chairs et dans les têtes. Cette histoire a ouvert la porte à un métissage porteur de conflits identitaires. La distinction entre les vrais étrangers et les Africains n'est pas un simple préjugé de couleur des petits Blancs, des juifs ou des Maures avec qui les Noirs peuvent partager des pratiques de sociabilité et une condition de main-d'œuvre corvéable et captive : elle est aussi inscrite jusque dans la loi. La procédure qui entoure l'introduction

17 António Manuel Hespanha, *Imbecilias. As bem-aventuranças da inferioridade nas sociedades de Antigo Regime*, São Paulo, Annablume, 2010.

des Africains au Portugal a des allures de mise en quarantaine. Cette étape bureaucratique induit une présomption d'égalité, une ligne de démarcation entre égaux et inégaux. La traite a produit des rencontres de cultures, de langues, de modèles et de pratiques inimaginables quelques années plus tôt. À Lisbonne règne une ambiance unique dans l'Europe du temps. Cette naissance d'une ville métisse est émaillée d'incertitudes et d'enfermements. L'Italien Gianbattista Confalonieri, qui réside à Lisbonne entre 1593 et 1596, a dressé un portrait plus vrai que nature de la société portugaise de son temps :

Alors que les Romains ont essayé de conduire par la force des armes, tous les peuples dominés, ou la plus grande partie de ceux-ci, les Lisboètes, depuis qu'ils commercent avec les Indes et ont assujetti ces peuples, ont introduit dans cette ville une infinité de peuples, qui sont tous noirs. Si bien que l'on peut dire que cette ville est plus noire que blanche, et qu'il n'y a pas de maison où il n'y en ait pas deux, trois, voire des familles entières [...]. Les plus noirs sont les plus beaux. Parfois ces Noires épousent des Blancs et inversement, et leurs enfants portent le nom de mulâtres, parce qu'ils ne sont pas noirs et encore moins blancs, mais noir clair, ou blanc cassé. Ils se font tous chrétiens, ou plutôt, parmi eux beaucoup se considèrent comme tels, et davantage que les nouveaux chrétiens qui descendent du lignage des juifs, disant qu'ils sont issus de peuples gentils, comme les chrétiens, et qu'il n'y a pas si longtemps ils avaient le feu de la foi. Dans les maisons, les Noirs occupent les tâches les plus viles. Et parce qu'à Lisbonne il y a ce mauvais usage de ne pas utiliser de latrines dans les maisons, et de faire ses besoins dans les sceaux, ils ordonnent aux Noirs de transporter ces « parfums » sur leurs têtes dans une sorte de vasque et de les verser dans la mer¹⁸.

Dans cette description, cohabitent les images antinomiques d'une capitale centre d'un empire, point de rencontre des cultures issues

¹⁸ Giovanni Battista Confalonieri, *Grandezza e magnificenza della città di Lisbona: dalle carte di Giovanni Battista Confalonieri, segretario del Collettore apostolico (1593-1596)*, éd. Alessandro Dell'aira, Rovereto, Nicolodi, 2005, p. 154-156; éd. portugaise: Gianbattista Confalonieri, *Por terras de Portugal no século XVI*, trad. António de Almeida Mendes, Lisboa, CNCDP, 2002.

l'Atlantique, et d'une société précapitaliste confrontée à une arrivée massive d'esclaves noirs. Le regard porté sur la société métropolitaine dénote la conciliation entre un monde bouleversé par l'altérité et l'intégration des sauvages à la nation des chrétiens. Selon Confalonieri, l'empire portugais est condamné, comme l'empire romain en son temps, à disparaître sous l'effet de la « barbarisation » de sa société.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	
Lucien Bély	7
La péninsule Ibérique et le monde. Questions pour aujourd'hui	
Serge Gruzinski	9

PREMIÈRE PARTIE

CONQUÊTE ET GESTION DE NOUVEAUX ESPACES

Qu'est-ce que la <i>conquista</i> ?	
Bernard Grunberg	29
Espagnols et Indiens en Nouvelle-Espagne (années 1520-années 1640)	
Nadine Béligand	57
Désobéissances coloniales et gouvernement des Indes de Castille, seconde moitié du XVI ^e siècle	
Gregorio Salinero	91

DEUXIÈME PARTIE

PÉNINSULE IBÉRIQUE, PAPAUTÉ ET CHRISTIANISATION

La péninsule Ibérique, la papauté et le monde (années 1470-années 1640)	
Charlotte de Castelnau-L'Estoile	123
Missionnaires, chrétiens et christianisation en Amérique andine	
Aliocha Maldavsky	143

TROISIÈME PARTIE

ESCLAVAGE ET COLONISATION

La traite des Noirs et la construction de l'Atlantique ibérique	
Luiz Felipe de Alencastro	167
La naissance d'une société esclavagiste : Lisbonne à l'heure de la mondialisation	
António de Almeida Mendes	183

